

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

II.

Au moment où la jeune fille prononçait ces paroles avec une enthousiasme juvénile, la porte s'ouvrit violemment, et Me Ferté apparut, repoussant la domestique du docteur, qui voulait l'empêcher d'entrer.

III.

Nous avons laissé Prosper Martin et la Belle Julie au moment où ils se faisaient conduire rue Rébeval, chez Madame Martin mère.

La plupart des maisons de cet rue, sont de simples masures, bâties en carreaux de plâtre, avec des rez-de-chaussée humides et puants.

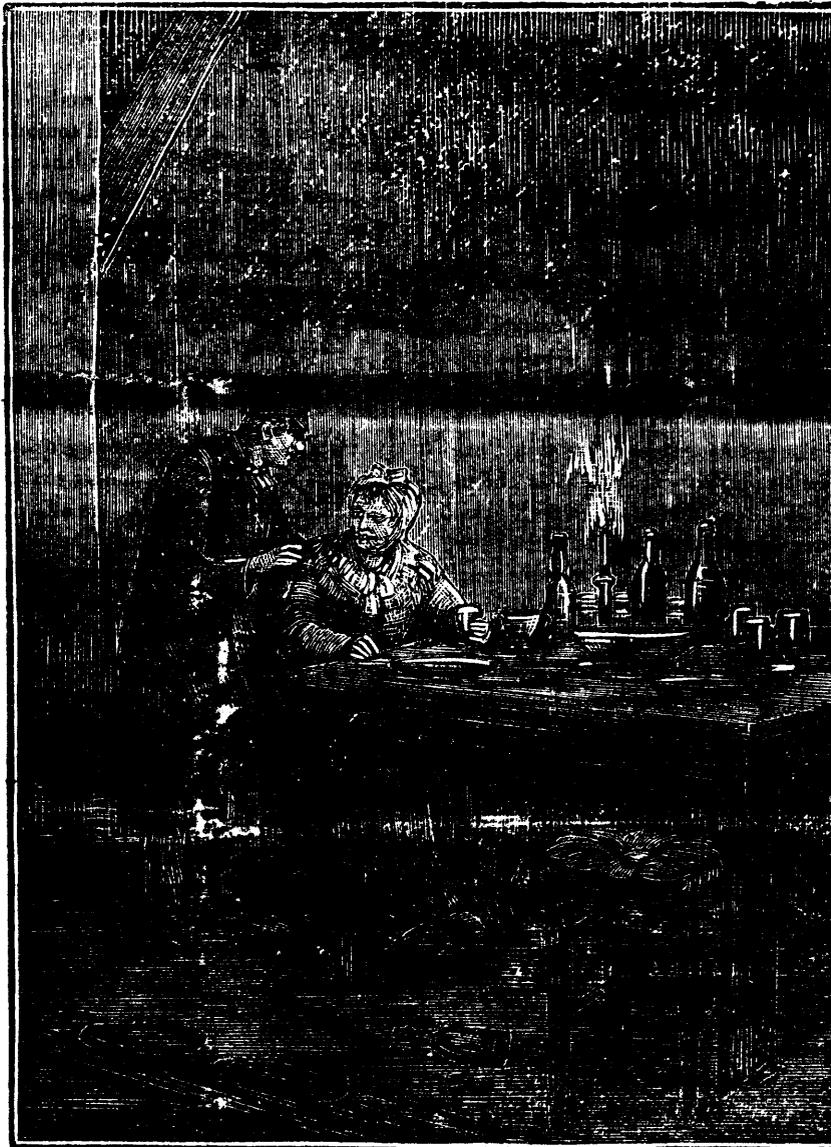
Quelques-uns possèdent de petits jardinets maigres et lugubres, qui ressemblent à de véritables jardins, comme les maisons elles-mêmes ressemblent aux somptueux hôtels du noble faubourg Saint-Germain.

La maison qu'habitait madame Louise Martin, au no. 53, et dont elle était propriétaire, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un unique étage, qui semblait tomber en ruine.

Au rez-de-chaussée s'ouvrait une petite boutique. Le premier étage ne contenait que deux pièces auxquelles on atteignait par un escalier en bois, qui partait de la boutique même,

Derrière cette "maison" s'étendait une espèce de terrain lépreux, bordé de hangars, les uns clo s de planches, les autres ou-

verts à tout vent, avec une plate-bande mal entretenue où poussaient chétivement et comme à regret du persil, du cerfeuil, quelques pieds d'oscille, et deux ou trois rosiers, redevenus sauvages, faute de soins.



—Allons, maman, lui dit-il, au lit!

quelques fois, des aspirations fort au-dessus de sa condition.

Avec de l'énergie et du caractère, il aurait pu s'assurer une position plus élevée et faire fortune; malheureusement, il était faible de caractère et paresseux, et, plus malheureusement, encore, il avait pour femme Louise Martin. Elle était fort jolie, à

La boutique de la mère Martin, comme on l'appelait dans le quartier, était une de ces boutiques de bric-à-brac, où s'entassaient mille choses innommables et incohérentes.

A côté de ce fouillis infect, les deux pièces du premier paraissaient presque luxueuses. C'étaient deux chambres à coucher; celle du devant servant à Louise Martin; celle qui donnait sur la cour étant la propriété de Désiré Martin, le second fils de la "négociante", beaucoup plus jeune que son frère Prosper. Quant à la cuisine, elle était représentée par un petit hangar obscur adossé au corps de bâtiment.

Louise Martin, au moment où se passe ce récit, approchait de la cinquantaine. A vingt ans, elle avait épousé un brocanteur, Jérôme Martin, lequel, bien que sans instruction et faisant un métier peu relevé, ne manquait pas d'une certaine valeur intellectuelle, et avait,

cette époque ; mais profondément vicieuse, aimant à boire, et ayant apporté avec elle la passion innée du vol.

Ces mauvais côtés de sa nature ne s'étaient développés et affirmés qu'avec l'âge, de telle sorte que Jérôme, qui aurait eu besoin d'une compagne intelligente et dévouée pour lui apporter la force de caractère et la suite dans les idées qui lui faisaient défaut, se laissa aller, lui aussi, à la pente des événements, et resta toute sa vie dans la position peu relevée où il était né.

Prosper naquit de cette union. Ce fut une grande joie dans la maison ; et les parents fondèrent de grandes espérances sur ce fils. Louise, malgré ses vices, était assez bonne mère, et fort ambitieuse, non pour elle, mais pour ses enfants. Quant à Jérôme, il rêva pour son héritier ce qu'il n'osait plus rêver pour lui-même. Il voulu que son fils reçut une éducation soignée.

« Nous en ferons un notaire, un avocat ou un médecin », disait-il avec orgueil.

Comme, après tout, le commerce du brocanteur ne marchait pas mal, rien ne s'opposait à la réalisation de ce rêve, d'autant plus que Prosper, d'une intelligence précoce, mordait fort bien à l'étude et donnait de grandes espérances. Mais il avait aussi ses petits défauts. Il était menteur, il aimait déjà le jeu ; il avait la passion d'une certaine indépendance et supportait mal toute espèce de frein. De plus, idole de ses parents, il était gâté au delà du permis ; ce qui ne pouvait qu'en faire un égoïste, un vaniteux et un mauvais sujet.

Au moment où Prosper atteignait ses quatorze ans et continuait ses études, Louise Martin mit au monde un nouvel enfant, qui reçut le nom de Désiré.

L'arrivée de ce frère changea beaucoup l'aspect des choses.

Louise, qui s'était laissée aller de plus en plus à la pente de sa nature inférieure et qui buvait énormément, se prit d'une tendresse désordonnée pour ce dernier fils. Il devint son chérubin et celui aussi du père, vieilli, découragé, peu à peu avili par le contact de sa compagne. On ne s'occupa plus de Prosper, qui, sans s'en plaindre, en profita pour se livrer à tous ses mauvais penchants. A dix-huit ans, il avait commencé sa médecine ; mais emporté par sa nature, fréquentant peu les cours de l'École, il hanta les cafés, les brasseries, les bals publics de bas étage, ne prenant de la vie d'étudiants que les habitudes mauvaises et les occupations désordonnées.

C'est ainsi qu'un beau jour il avait fait la connaissance de la « Belle Julie », entraînée une nuit de carnaval, dans quelque bastringue de barrière, par des amies d'atelier.

Puis, Jérôme Martin mourut, laissant à sa veuve la maison de la rue Rébeval et le petit commerce qu'il y avait installé. Ici nouveau changement : la veuve renonça à la boisson. Une autre passion s'était emparée d'elle : l'avarice. Elle continua le commerce de son mari, entassant avec énergie les gros sous, continuant peu à peu d'arrondir le petit magot que lui avait légué le défunt : et, pour cela, se livrant à l'usure et prêtant à la petite semaine de faibles sommes, avec un intérêt de deux cents à trois cents pour cent.

Ce fut, d'ailleurs, à ce moment, que Prosper, qui avait toujours eu un certain respect pour son père, quitta la maison maternelle, afin d'aller vivre avec la Belle Julie. Cette décision ne peina pas beaucoup Louise Martin, mais elle l'irrita et amena une brouille presque complète entre le fils et la mère, qui prit la Belle Julie en grippe, sans la connaître, lui attribuant l'origine de tous les torts de Prosper.

Du reste, il lui restait Désiré, sur lequel, depuis longtemps,

elle avait reporté toutes ses affections, et qu'elle avait trouvé moyen de gâter encore plus qu'elle n'avait fait pour son fils aîné. Aussi Désiré poussait-il comme il l'entendait.

Pour lui, on n'avait fait aucun rêve d'avenir. On le laissait vivre à sa guise : la mère n'eût pas supporté qu'on le tracassât ; et, comme Désiré avait tous les instincts d'un enfant du ruisseau il s'en donnait à cœur-joie, et présentait le type parfait du petit voyou de barrière, pâle, les joues creuses, le regard étincelant et cynique, la voix traînante, déjà homme par le vice et l'expérience à l'âge où l'on devrait tout ignorer.

Par exemple, intelligent et rusé ; mais d'une intelligence malfaisante, et n'éprouvant de joie qu'à tromper et à combiner des plans tourtueux pour arriver à la réalisation du moindre de ses désirs, avec un fond de férocité native, qui se manifestait déjà, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Sa seule vertu, s'était d'aimer sa mère et son frère ; et puis aussi, une autre personne, la « Belle Julie », dont les charmes qu'il avait entrevus, exerçaient sur son cerveau une sorte d'attraction étrange et lui inspiraient un véritable amour platonique sans qu'il s'en rendit compte, malgré la précocité de ses sentiments vicieux. Aussi, était-il toujours l'avocat des deux amoureux auprès de sa mère, défendant son frère et la « Belle Julie ; » avocat souvent heureux, car Louise Martin ne savait rien lui refuser. C'était donc grâce à lui, à son intervention toute-puissante, que Prosper devait d'obtenir quelquefois, dans des cas extrêmes, un léger secours d'argent, arraché à l'avarice de sa mère.

— Mère, disait Désiré en caressant la vieille femme, Prosper a besoin d'argent. Il faut « abouler des monacos ! » Sois tranquille. J'ai idée que je vous enrichirai tous.

Et la mère s'exécutait en grognant et en maudissant la jeune fille qu'elle n'avait jamais voulu voir. Elle cédait surtout quand elle avait fait une bonne affaire, ce qui la mettait de belle humeur, comme de juste.

C'est qu'en effet, elle avait plusieurs cordes à son arc. Outre le commerce de bric-à-brac, qui rapportait peu à présent, et qu'elle négligeait beaucoup depuis la mort de son mari ; outre le prêt à usure, elle avait profité de son veuvage, pour faire un peu de recel, ayant toujours été encline au vol, ainsi que nous l'avons dit. Et, de ce côté, Désiré la servait merveilleusement, ayant un flair incomparable pour amener les voleurs embarrassés chez sa mère, quand il y avait une opération fructueuse à traiter avec eux.

Hâtons-nous de dire que Louise Martin agissait avec une telle prudence que la police ne l'avait jamais soupçonnée, et que le secret de ce troisième métier restait entre elle et Désiré. Le fils aîné ne savait rien, non plus que la Belle Julie. C'est dans ce milieu que Prosper conduisait Julie, et c'est là que nous allons les retrouver.

IV.

La voiture qui conduisait Prosper et Julie s'arrêta brusquement.

— Nous sommes rue Rébeval, au 53, cria le cocher, voyant que les voyageurs, absorbés par leurs pensées, sans doute, ne bougeaient pas.

Prosper Martin mit la tête à la portière. La boutique est fermée, murmura-t-il. La mère ferme de bonne heure. Elle va dîner... nous arriverons un peu tard. Mais n'importe. Je le pré-

rière après tout, et nous serons plus seuls pour causer. Descendons.

La jeune fille sauta hors de la voiture. Prosper paya le cocher qui s'éloigna en sifflant.

—Laisse-moi diriger l'entrevue, fit le jeune homme en s'adressant à voix basse à sa compagne.

—Fais et dis ce que tu voudras, répondit celle-ci. Je t'approuverai.

—Allons !

Et Prosper entraîna Julie dans une allée qui donnait accès au jardin de la veuve Martin.

Une lumière brillait au travers des carreaux de l'arrière-boutique. Prosper s'en approcha et regarda à l'intérieur. Sa mère lui tournait le dos. Assise devant une table sur laquelle s'étalait un lourd registre, fort crasseux, d'ailleurs, elle mettait ses comptes de la journée en règle.

Le jeune Désiré, placé en face, dormait, les bras en croix sur la table et la tête appuyée sur ses deux mains.

Prosper s'étant assuré que nul étranger n'assisterait à l'entrevue, ouvrit la porte avec précaution.

—Suis-moi ! dit-il tout bas à Julie.

Et il entra, tandis que Julie se glissait derrière lui, en partie dissimulée par l'ombre. Au bruit des pas, Louise Martin tourna la tête.

—Bonsoir, mère ! dit Prosper.

La vieille femme referma précipitamment son registre.

—Ah ! c'est toi, garçon ! fit-elle en lui tendant la main d'un air qui n'était point trop renfrogné.

Désiré qui s'était réveillé, ayant le sommeil léger et toujours aux aguets du chat, courut vers son frère, qui l'embrassa, et aperçut la Belle Julie au même instant. Son visage jaune s'éclaira brusquement, mais il se tut, surpris, et sachant que la mère détestait la jeune fille.

—Oui, oui, c'est moi, répliqua Prosper de sa voix la plus aimable. Et je ne viens pas seul.

Ce disant, il s'écarta, de façon à laisser voir la personne qui l'accompagnait.

Louise Martin aperçut à son tour la jeune fille. Tout son visage se contracta, et ses yeux bridés s'allumèrent de colère, tandis que ses lèvres tremblaient légèrement il y eut un court silence.

Prosper regardait sa mère qui regardait Julie, laquelle ne savait quelle contenance tenir, tandis que Désiré portait tour à tour ses regards sur les trois personnages en présence.

—Ah ! ah ! s'écria tout à coup la vieille femme. C'est là la compagnie que tu m'amènes ! Eh bien, tu aurais mieux fait de rester chez toi !

—Mais, fit Prosper.

—Vraiment ! poursuivit Louise Martin, sans lui laisser le temps d'achever. C'est une jolie surprise que tu me fais là ; m'amener celle qui t'a rendu paresseux, fainéant, propre à rien : celle à qui tu dois la prison que tu viens de faire, pour l'avoir défendue ! c'est du propre ! Et je trouve qu'elle a du toupet d'oser se présenter ainsi chez moi.

—C'est votre fils qui m'a amenée, répliqua Julie confuse et irritée à la fois.

—Il a eu tort. Je ne vous retiens pas ! Bonsoir !

—Vous, la mère, reprit Prosper sans se déconcerter, écoutez-moi avant de vous emporter. Je ne discute pas vos sentiments à l'égard de Julie, bien qu'ils soient fort injustes, et je

passes condamnation sur le passé. Mais il vient de s'opérer dans sa position un changement considérable, avantageux, qui modifiera, je l'espère, vos sentiments. Et la preuve, c'est que nous venons vous en faire part, sûrs d'être bien accueillis, quand vous saurez de quoi il s'agit.

—Il ne peut s'agir de rien bon ! grommela la vieille.

—C'est ce qui vous trompe, répliqua vivement Prosper. Laissez-moi seulement parler.

—Je n'ai rien à entendre.

—Ta ! ta ! ta ! s'écria Désiré intervenant. Qu'est ce que ça te fait d'écouter ? Moi, je suis curieux, d'abord, et je veux savoir de " quoi qu'il " retourne.

A la voix de son benjamin, Louise Martin se calma subitement.

—C'est bon ! fit-elle. Qu'il parle, puisque tu y tiens. Mais qu'il n'essaye pas de m'enjôler, et de me tromper, parce que...

Prosper lança un regard satisfait à Julie pour lui faire comprendre que tout allait à souhait.

—Pour ne pas vous faire languir, sachez donc, ma mère, que Julie vient de faire un gros héritage.

Les yeux de la vieille femme brillèrent, et elle se redressa.

—Un héritage ?

—Parole d'honneur !

La figure de la veuve s'adoucit brusquement.

—Et pourrait-on connaître.

—Tout à l'heure. Si vous m'en croyez, nous allons d'abord dîner ; puis ; au dessert, entre la poire et le fromage, nous causerons gentiment, en famille, d'un tas de choses très intéressantes, et qui nous touchent tous de fort près.

La mère Martin s'avança vers Julie.

Asseyez-vous donc ! lui dit-elle avec une espèce de sourire. Julie s'assit sans répondre.

—Toi, continua Prosper en s'adressant à Désiré, tu vas aller chez le restaurateur le plus voisin, commander un repas chic ! C'est moi qui régale.

—C'est ça ! s'écria le gamin de sa voix grasseyante. Je cours rue de Belleville. Fiez-vous à moi. Je n'vous dis que ça ! La mère, qui est gourmaude, s'en lèchera les doigts pendant huit jours.

Il s'était déjà élancé vers la porte, quand il s'arrêta brusquement.

—Eh ! dites donc, reprit-il, ne racontez rien pendant que je serai parti !

—Sois tranquille ! fit Prosper en riant. Je sais que tu as une bonne tête, et qu'il serait inutile d'essayer de te cacher quelque chose. Adions va, et reviens vite.

Le gamin disparut.

—Maintenant, mettons le couvert, éprit le jeune homme.

—Voulez-vous que je vous aide ? demanda Julie à la vieille femme.

—C'est inutile, grommela cette dernière. Je m'en acquitterai bien toute seule.

Sur un coup d'œil de son ami, la Belle Julie, qui s'était levée, se rassit sans insister. C'est que la veuve Martin n'aimait point qu'on l'aidât, ni qu'on touchât à ce qui lui appartenait ne trouvant bien fait que ce qu'elle faisait elle-même. Prosper la regardait, mais d'un air préoccupé, en homme qui remue dans sa cervelle un certain nombre d'idées secrètes dont l'importance absorbe toutes ses facultés.

Au bout de quelques minutes, Désiré était de retour.

—On va apporter le souper ! s'écria-t-il. Je l'ai commandé pour toi, mère : Du godiveau, du lapin sauté ! une tarte aux amandes ! Quant au vin, du "cacheté", tout le temps. Je ne dis que ça ! Quelle noce, mes enfants.

Et il se frotta les mains en ricanant.

—Mais ajouta-t-il, vous n'avez rien dit pendant mon absence ?

—Non, rien ! Rassure-toi, fit Prosper.

Le couvert était mis, Le gargon du restaurant arriva sur les pas du gamin. En un clin d'œil, les quatre personnages furent installés autour de la table.

Le commencement du repas fut assez triste et fort silencieux. Tout le monde était mal à l'aise et préoccupé. Mais la nourriture et le vin aidant, la mère Martin se dérida bientôt, et devint plus affable, même avec la jeune fille.

Ce fut alors que Désiré, avec sa finesse précoce, jugeant le moment psychologique venu, s'écria :

—Eh ! bien frère, tu peux causer, maintenant, pendant que nous mangerons le gâteau et que nous viderons cette dernière bouteille, en attendant le café.

—Volontiers, répliqua Prosper. Les portes sont bien fermées ?

—Oui !

—Personne ne peut nous entendre ?

—Non.

—C'est bien sérieux ?

—Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Il s'agit de notre fortune à tous.

Un grand silence se fit, et Prosper commença ainsi :

V.

—Voilà l'affaire, fit-il, en versant une rasade à Louise Martin, dont il connaissait la faiblesse. Comme je viens de vous le dire tout à l'heure, Julie a hérité.

—Hérité ? répéta la vieille femme que la boisson avait légèrement allumée, et dont les petits yeux brillaient d'un vif éclat sous leurs paupières rougies et flasques.

—Hérité d'une jolie somme venant de son père. Et nous sommes ici, pour vous demander, mère, un bon conseil, à ce sujet.

—Quel conseil ?

—Vous m'avez dit que vous aviez de l'argent bien placé et qui vous rapportait gros.

—C'est-à-dire, interrompit Louise Martin, en se renfrognant comme tous les avarés, quand on leur parle de leur argent.

—Je sais, poursuivit rapidement son fils, que vous êtes une femme de tête, et qui entendez les affaires. Aussi, j'ai pensé que vous pourriez, mieux que personne, placer pour Julie une soixantaine de mille francs.

Pour le coup la veuve écarquilla les yeux.

—Ah ! ah ! soixante mille francs ! s'écria-t-elle. C'est quelque chose, en effet. Et d'où vient-il cette argent ?

—De mon père, madame, répliqua Julie, prenant la parole à son tour, ainsi que Prosper vous l'a dit.

Et sur un signe de son fiancé, elle tira la liasse de billets de banque qu'elle avait reçue des mains du notaire Ferté, quelques heures auparavant, et l'établa sur la table.

A cette vue, Louise Martin se redressa et étendit ses doigts crochus vers les précieux papiers qu'elle palpa et fit glisser, avec une sorte de volupté, tandis que les yeux de Désiré, allumés par la vue de cette somme considérable, brillaient comme des escar-

boucles, et que deux taches rouges se plaquaient sur ses pommettes saillantes et habituellement jaunes.

—Mais il y a plus de cent mille francs, là ! s'écria la mère.

—Vous ne vous trompez pas ! fit Julie. Il y a cent quatre mille francs.

—C'est une fortuna, cela !

—Peuh ! fit Prosper.

—Qui s'augmentera un jour ou l'autre ! ajouta Julie d'un ton singulier.

—Comment cela ? demanda vivement Désiré qui n'avait pas soufflé mot jusque-là.

—Tout à l'heure continua Prosper, nous allons y venir. Régions un premier point. Le reste, et en disant cela sa bouche se tordait pour son plus mauvais sourire, peut se faire attendre. D'ici là, il faut vivre. Pouvez-vous, mère, nous placer fructueusement une partie de cette somme ? Nous garderions une quarantaine de mille francs par devers nous, pour nous vêtir, nous meubler, nous mettre sur un pied convenable.

—Et pour l'imprévu, ajouta Julie avec un regard sombre.

—Oui, oui, certes, balbutia la veuve de Jérôme d'une voix émue par le vin et la convoitise. J'ai mon homme d'affaires à qui j'en parlerai demain. Il y a des actions de chemin de fer à bon compte, en ce moment.

—Alors, prenez les soixante mille francs. Nous vous les confions.

Louise Martin compta d'une main tremblante, soixante billets et les fit disparaître. Attendez que je vous donne un reçu, mes enfants. Les bons comptes font les bons amis.

Désiré avait déjà apporté plume, encre et papier. La vieille femme libella un reçu d'une orthographe douteuse, mais parfaitement en règle, qu'elle tendit à Julie, qui le plia en quatre et l'introduisit dans son porte-monnaie.

—Mais, dit Désiré qui semblait agité, tu avais dit, frère, que cette somme pourrait s'augmenter encore. Comment cela ?

—C'est ce que je vais vous expliquer.

Il s'arrêta, regarda sa mère, et ajouta :

—Désiré, donne le café, d'abord !

En un clin d'œil, le gamin eut apporté le café, les tasses, une bouteille d'eau-de-vie. Louise Martin se fit un gloria sérieux, qu'elle huma à petites gorgées, tout en dinant :

—Eh bien, Prosper, parle ! Explique-nous d'où vient cet argent, et... le reste !

Ce fut Julie qui prit la parole.

—Rien de plus simple, dit-elle froidement de son air le plus dur. J'avais un père, riche et noble, qui a abandonné ma mère dans la misère et ne m'a point reconnue.

—Est-ce bien vrai, cela ? demanda la mère de Prosper.

—En voici la preuve, madame.

Julie sortit de sa poche la copie du testament du comte d'Esparre et la lui tendit.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Lisez ! lisez tout haut. Il n'est pas mauvais que Prosper se grave bien dans l'esprit tous les termes de ce testament, fit la belle fille en regardant son fiancé, comme pour fouiller ses pensées. Elle eut lieu d'être satisfaite, car la figure de Prosper exprimait, à cet instant, le triomphe de toutes les mauvaises passions qui grondaient en lui depuis longtemps et n'attend que l'occasion de s'affirmer et de le pousser au crime, si besoin était.

La veuve arma son nez d'énormes bésicles; et jeta les yeux sur l'écrit.

Désiré avait appuyé les deux coudes sur la table, posé sa tête sur ses mains, fermé les yeux.

—Si tu as sommeil, va te coucher, lui dit brusquement Louise Martin.

—Non, je n'ai pas sommeil, la mère; j'écoute, allez toujours.

Louise Martin commença sa lecture d'une voix hésitante, comme les gens qui n'ont point l'habitude de lire haut. C'est à peine si ses trois auditeurs respiraient. On eût dit trois statues. A certains paragraphes seulement, Julie regardait Prosper, qui fronçait le sourcil ou dont les lèvres se contractaient.

Enfin Louis se tut. Il y eut un silence.

—Trois millions ! Trois millions passés ! fit-elle.

—Trois millions cinq cent mille francs ! dit une voix traînante, celle de Désiré, lequel parlait sans quitter sa posture, ni regarder personne. Trois millions cinq cent mille francs qui reviendraient à la Julie, si mademoiselle Jeanne d'Esparre mourait.

Il leva lentement sa tête de serpent et regarda Julie qui le regardait. Ils se comprirent !

—Oui, mais elle vit ! fit Louise Martin, d'une voix un peu pèteuse, car elle avait beaucoup bu, et les vapeurs de l'or entrevu se mêlant aux vapeurs du vin et de l'eau-de-vie frelatée lui montaient au cerveau.

Désiré étendit sournoisement la main vers la bouteille et remplit presque de cognac la tasse de sa mère.

—Et savez-vous qui elle va épouser ? reprit Julie d'une voix mordante. Un homme qui doublera sa fortune, car il est aussi riche qu'elle.

—Elle va se marier ? demanda Louise.

—Oui, fit violemment Prosper, avec le comte Gérard de Noiville !

—Le comte de Noiville, s'écria Désiré en bondissant.

—Et ils seront heureux, riches à mourir d'indigestion, poursuivit Julie, tandis que nous continuerons à traîner plus ou moins la misère

—Eh ! le bandit ! fit Désiré. Cet homme qui vous a fait condamner mamzelle Julie, qui a fait condamner Prosper !

—Lui-même !

—Tout lui réussit, ajouta la jeune femme.

—A moins que tout ne lui manque ! interrompit Prosper d'une voix sourde, les dents serrées.

—C'est malheureux ! balbutia la mère.

—Si malheureux, qu'il ne faut pas que cela soit ! reprit Prosper.

—Mais comment l'empêcher ?

—D'autant plus, reprit Julie de sa voix ironique et froide-ment menaçante, que cette fortune devait être à moi !

—A vous ?

—Dame ! Ne suis-je pas la fille aînée du comte d'Esparre, après tout ? Le sang qui coule dans mes veines n'est-il pas le même sang qui coule dans les veines de Jeanne, de "ma sœur" ?

Elle ricana.

—Pourquoi donc serait elle riche, et moi pauvre ? Pourquoi aurait elle tout et moi rien ? Pourquoi serait-elle noble, heureuse, adulée, reine dans la société, tandis que moi !...

—Vous avez raison ! reprit Désiré. Il ne faut pas que cela soit !

—Comment l'empêcher ? balbutia la veuve de Jérôme Martin, qui commençait à ne plus être maîtresse de sa parole ni de ses idées, et qu'un sommeil lourd envahissait peu à peu, grâce à l'eau-de-vie que Désiré lui versait doucement et qu'elle absorbait inconsciemment, cédant à la soif machinale de l'ivrogne.

—Comment ? comment ? Je le sais, moi ! murmura le gamin.

—Résumons la situation, dit brusquement Prosper, dont le visage pâle et le regard faux révélaient toute l'agitation.

VI.

—Oh ! la situation est bien claire, fit Julie. Si Jeanne épouse ce comte de Noiville, si elle a des enfants...

—Si elle en aura ! interrompit Prosper, les dents serrées.

—Je perds tout, continua la jeune femme.

—Et cet homme est un misérable que je hais, dont j'ai juré de me venger ! Il ne faut pas qu'il l'épouse !

—Sans doute ! sans doute ! murmura Louise Martin, dont la tête lourde oscillait sur ses épaules, dans une dernière lutte contre le sommeil. Mais la lutte ne pouvait plus durer. Le sommeil était le plus fort. Sa tête se pencha en avant, ses paupières se fermèrent. Elle dormait.

—Bien ! fit Désiré qui avait suivi les péripéties de ce petit duel entre la volonté et les fumées de l'eau-de-vie. Voilà la mère endormie.

Il lança un coup d'œil d'intelligence à la jeune fille.

—Maintenant nous pouvons causer tout à notre aise.

Il se leva avec précaution, rapprocha sa chaise de celles de son frère et de Julie, et ajouta :

—Tu disais, grand frère, qu'il ne faut pas que le comte de Noiville épouse mademoiselle d'Esparre ?

—Non.

—C'est aussi mon avis, ricana le précocce gamin. Mais à quoi cela nous avancera-t-il ?

—Comment à quoi ?

—Oui, je le répète, à quoi ? Si ce n'est pas lui qui épouse la demoiselle, ce sera un autre, et les millions vous passeront sous le nez.

—Cela est parfaitement vrai, approuva Julie.

—Mais, si elle n'a pas d'enfants, un million lui échappe et nous revient.

—Un million. Il y en a trois ! répondit Julie.

—Voilà ! fit Désiré. Il y en a trois qui ne reviendront à mamzelle Julie que si Jeanne d'Esparre meurt.

Julie sourit à Désiré. Décidément, cet enfant était fort intelligent.

Prosper dressa la tête, puis, baissant la voix :

—J'y avais songé ! dit-il lentement.

—Et si j'héritais du tout ! poursuivit Julie, il y aurait un million pour toi, Prosper, et cinq cent mille francs pour Désiré qu'il toucherait à sa majorité.

Prosper garda un instant le silence.

—Ecoute, reprit la jeune fille. Je te connais bien. Tu n'aimes point le travail. Tu aime le jeu et le plaisir. Tu es donc voué à l'éternelle misère, si quelque circonstance providentielle ne t'enrichit pas du coup. Je sais tes goûts, et je sais tes vices. Sur la pente où tu as mis le pied, il n'y a pour toi, et pour moi, que la pauvreté et la honte tôt ou tard. A force de vivre dans les tripots, de compter sur les cartes pour subvenir à tes besoins,

tu te fera pincer quelque jour. Tu comprends ce que je veux dire.

— Oui ! oh ! oui ! Je suis las de cette existence décousue et besogneuse...

— Et moi donc ! fit-elle avec rage, les prunelles étincelantes. J'ai beau être née dans la misère, avoir été élevée comme une pauvre petite ouvrière, c'est le sang, le sang aristocratique de mon père qui coule dans mes veines. J'ai travaillé parce qu'il le fallait, mais j'ai horreur de cette vie. Je n'ai jamais pu m'y accoutumer, l'accepter, et maintenant que je sais que j'ai une sœur qui va jouir de tout ce que j'aurais pu avoir, il me semble que je devrais enragée...

L'homme et l'enfant l'écoutaient dans un silence recueilli.

— Tenez, depuis que j'ai vu ces billets, que je les ai palpés...

Et de sa main blanche, elle froissait les quarante billets de mille francs qu'elle avait gardés.

— Depuis ce moment, je suis comme grisée et dévorée d'une convoitise étrange. Ces cent mille francs qui t'ont d'abord ébloui, Prosper, me font l'effet d'une goutte d'eau. J'ai soif de fortune. J'ai soif de luxe. J'ai soif de la vie à grandes guides, de la vie brillante et insolente. Il n'y a que des millions qui puissent me désaltérer !

— Vous les aurez, ma n'zelle Julie ! fit vivement Désiré, en la couvrant d'un regard admiratif, qui s'adressait bien à sa beauté peut être, mais aussi à l'énergie de vice qu'elle venait de montrer tout à coup.

— Eh ! bien oui, il le faut ! répéta Prosper d'un air farouche. J'en ai l'envie aussi, besoin que toi Julie. Seulement.

— Seulement, interrompit Désiré, en se levant pour se rapprocher encore de ses deux complices, laissez-moi faire...

— Toi !

— Oui, moi ! Et nous serons tous riches.

— Tu as une idée ?

— J'ai toujours des idées ! Que voulons-nous ? les trois millions ! Nous les aurons.

— Pour cela il faudrait que Jeanne ne se mariât pas.

— Elle ne se mariera pas !

— Qu'elle mourût !

— Elle mourra !

— Un assassinat ! balbutia Prosper en frissonnant.

— Que t'es bête, grand frère ! Est-ce qu'il n'y a pas les accidents ?

Prosper regarda le gamin avec une sorte d'étonnement terrifié. Cet enfant commençait à lui faire peur. Julie le regardait aussi et se taisait. Elle avait amené les choses au point où elle n'avait plus qu'à écouter.

— N'est-ce pas au plus malin dans la vie ? continua Désiré.

— Et on n'a que ce qu'on prend ici bas ! conclut Julie.

— Écoutez-moi à votre tour, poursuivit le benjamin de Louise Martin. Vous ne pouvez agir ni l'un ni l'autre. L'intérêt de Julie est trop visible. S'il arrivait malheur au comte de Noiville ou à mademoiselle d'Esparre, on vous soupçonnerait tout de suite, tandis que moi, personne ne me connaît.

— Tu n'es qu'un enfant !

— Justement ! On ne se défie pas des petites, et on a tort !

Il ricanna d'un air de vanité et de présomption.

— Mais que peux-tu ?

— Tout, car il s'agit ici de ruse, non de force.

— As-tu un plan ?

— Pas encore. Mais je l'aurai !

— Et si on te soupçonait, si tu te faisais prendre ?

— Si tu te faisais pincer, toi, Prosper, ce serait l'échafaud pour toi, et pour mam'zelle Julie ce serait au moins la " Centrale ", tandis que pour moi, qui n'ai pas l'âge, si je suis pris, se serait tout au plus la maison de correction jusqu'à ma majorité. Six ans ! pas davantage et au bout de cela, je serais riche et je pourrais me balader toute la vie sans rien faire.

— Désiré ! s'écria Julie, viens que je t'embrasse !

Le gamin s'élança vers elle, rouge comme une pivoine. La Belle Julie posa ses lèvres délicates sur le front de l'enfant.

— Merci ! murmura-t-il. Ainsi vous acceptez ?

— Oui ! fit Julie.

Elle venait de comprendre ce qu'elle pouvait faire de lui, et qu'il serait entre ses mains un instrument docile et dévoué.

— J'y consens, dit Prosper qui en était déjà au point où l'on accepte de profiter du crime, pourvu qu'on ne l'accomplisse pas soi-même, mais qui eût encore hésité devant l'action directe.

— Alors, fi-z-vous à moi ! reprit Désiré.

— Seulement, grommela Prosper, cela ne nous venge pas du comte de Noiville.

— Oh ! une chose n'empêche pas l'autre ! répondit Julie avec son regard le plus sombre. Soyons riches d'abord ! Nous nous vengerons ensuite.

Les trois complices causèrent encore pendant une heure, à voix basse ; puis Désiré dit :

— Il est tard. Je me mets en route, dès demain matin. Je n'ai pas de trop de quelques heures de nuit, pour réfléchir et mûrir le plan que j'ai déjà là !

Il frappait son front.

— Bonsoir donc, et a bientôt !

Prosper et Julie, ainsi congédiés, se retirèrent pour regagner l'hôtel de la rue Bergère.

Une fois seul, Désiré réveilla sa mère.

— Allons, maman ! lui dit-il, au lit !

La vieille femme s'étira en grommelant.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle.

— Partis ! Il est temps de se coucher. Il se tait tard, et demain je me lève de bonne heure.

VII.

On ne doit pas avoir oublié que Me Ferté était entré brusquement chez le docteur Robert Dauray, au moment où celui-ci achevait de raconter à Jeanne d'Esparre l'accueil qu'il avait reçu du notaire, lorsqu'il était allé lui demander la main de sa pupille.

Pour les deux jeunes gens, ce fut un véritable coup de foudre que l'arrivée subite du dit Me Ferté. Tout en parlant de ce qui les séparait, se trouvant l'un près de l'autre, ils commençaient à oublier la réalité de la situation. Tous deux, bien qu'émus, troublés et tremblants, ils étaient heureux en somme, puisqu'ils se voyaient sans témoins et pouvaient unir leurs mains sans entraves, entendre la musique de leurs voix, se brûler de la flamme amoureuse de leurs regards.

L'arrivée de Me Ferté souffla sur tout cela. Ils comprirent, Robert surtout, combien leur situation était fautive, ils sentirent aussitôt combien la démarche de Jeanne, cédant à la bonté de son cœur, à la loyauté de son caractère et à l'ardeur innocente de sa passion, était grave et compromettante pour tous deux. Cependant, à la vue de son tuteur, qui venait évidemment pour l'arracher à l'homme qu'elle aimait, le premier mouvement de

Jeanne fut de se serrer près de Robert, comme pour lui demander aide et protection, comme pour lui dire :

— Défendez-moi. Sauvez notre avenir. Sauvez notre bonheur.

Me Ferté s'était arrêté devant la porte, après l'avoir refermée, pour que la domestique n'assistât pas à ce qui allait se passer. Il regarda un instant en silence les deux jeunes gens qui se taisaient aussi. Les yeux gris du notaire n'avaient jamais été aussi brillants, ni aussi ironique et durs. Robert était devenu fort pâle, tandis que Jeanne avait rougi jusqu'à la racine de ses cheveux noirs.

Ce fut le notaire qui rompit le premier ce silence pesant.

— Monsieur Dauray, fit-il d'un ton sec et tranchant, plus désagréable et surtout plus menaçant que les éclats de la colère, si ce n'était par respect pour l'honneur de mademoiselle d'Esparre, savez-vous bien que j'aurais pu me présenter ici, accompagné d'un commissaire de police ? Vraiment, vous enlevez les jeunes et riches héritières ! C'est là un joli métier, qui peut avoir ses risques, s'il a quelquefois ses bénéfices.

(A CONTINUER)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percuteur de Marsay, Sauré par un Violon, Souvenir d'un Juif, Conte Normand, Gaulois et ses homages.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures de Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Erli l'Empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Erli l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanguant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanguant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XXVI.

SUPRÊME ÉPREUVE

— Il me semble voir mercédès Ypsolani devenue l'ange des compatriotes de la princesse Ilona, l'accompagnant dans les mansardes, parlant la langue de sa seconde mère, afin d'en être plus aimée.

— Oh ! combien Mikaël vous aurait bnie ! quel respect il aurait eu pour vous ! Que d'un mariage de raison, de convenances sociales, il eût été facile de faire une union d'amour ! C'était la voie, vous avez passé à côté ! C'était le bonheur, vous en avez trouvé les fruits trop haut ! Pauvre chère égarée personne peut-être n'eût alors le courage de vous parler comme je le fais. J'étais bien jeune, la souffrance ne m'avait pas subitement mûri ; sans cela vous m'auriez cru, n'est-ce pas ? Vous m'auriez procuré cette joie suprême de vous avoir mise à la place que vous devez occuper, et d'avoir semé dans votre âme des satisfactions que rien n'égale et ne remplace ?

Elle se taisait, son regard était devenu farouche.

— Voilà donc tout ce que vous aviez à me dire ?

— Tout ! répondit-il.

— Alors adieu !

— Pourquoi adieu ? Un semblable adieu surtout...

— Il est inutile de vous l'apprendre, vous ne me comprendriez pas !

— Ce que je comprends, princesse, c'est que vous et moi nous avons des devoirs à remplir ; c'est que je vous tends une main fraternelle, et que vous la repoussez... Mais vous songerez à ce que je viens de vous dire, vous vous rappellerez cet entretien, et vous y réfléchirez devant Dieu.

— Dieu demande trop de moi ! répondit-elle.

— Vous vous trompez, il n'exige point ce que nous sommes incapables d'accomplir.

Le jour baissait, les parfums de roses et de jasmins mouraient dans la chambre ; la princesse, étendue sur sa chaise longue, semblait avoir perdu la force de faire un mouvement. Les yeux fermés, elle retenait avec peine deux larmes au bord de ses cils.

Elle l'entendit se lever, rouvrit les yeux, et devint encore plus pâle.

— Vous me haïssez ? demanda-t-elle.

— Non, Mercédès.

— Ne reviendrez-vous point ?

— Cela dépendra de vous.

— Il faut avoir pitié de moi, Landry, j'ai si peu de jours à vivre.

— Je crois que vous vous trompez ; si vous disiez vraie, ce serait une raison pour faire de vos derniers jours un meilleur usage.

— Ne m'enlevez pas tout espoir... Mon cœur est faible et brisé... Je demanderai miséricorde à Dieu... Revenez, Landry, revenez !

Il serra ses mains glacées par les frissons de la fièvre.

— Je reviendrai.

Quand il sortit il étouffait.

Durant deux heures il marcha avec agitation sur les bords du Tibre, et quand il rendra chez lui, un violent exercice avait presque rétabli l'équilibre entre son corps et son âme.

Une lettre de Paris l'attendait.

Il la dévora des yeux.

Que de nouvelles à la fois : l'assassinat de Valgras la malade d'Amice, le voyage de Paulin Gualbert à Rome !

Il allait revoir sa cousine, et son cœur à cette pensée se mit à battre, avec une telle force qu'il s'en effraya.

La chère image le hantait toujours. Rien n'avait pu la chasser de son âme. Il la revoyait par le souvenir, grave et serene

a chant son secret, comme Isis ses mystères sous les triples voiles des vierges. Elle allait revenir ! Dieu lui envoyait cette récompense inespérée pour le rémunérer du bien qu'il venait de tenter de faire à une pauvre âme endolorie.

Il ne dormit guère de la nuit, et le lendemain se sentant incapable de manier un pinceau il se promena dans la campagne de Rome. Une lettre de la princesse l'attendait.

Il courut au palais et trouva près du lit de Mercédès Josefa évalaut une bruyante tendresse maternelle.

— Venez, monsieur Gualbert, dit la Brésilienne, vous me voyez au désespoir, cette enfant s'attache à me désespérer. Oh ! ces fièvres paludéennes sont plus terrible encore que je ne le pensais ! Je crois qu'elle délire. Croiriez-vous qu'elle s'est levée tantôt et qu'on l'a rapportée d'une église complètement évanouie... Depuis elle divague... me parle de rentrer à Paris... S'il ne s'agissait que de cela, j'y consentirais encore. Je préfère la France à l'Italie, moi ! Mais dans son délire Mercédès songe à rendre sa dot à son père, et à retourner près du prince Ypsolani.

— Eh bien ? demanda Landry.

— N'est-ce pas le comble de la folie.

— C'est le triomphe du dévouement sur l'égoïsme-madame, et le jour où la princesse accomplira ce sacrifice, nous n'aurons pour elle ni assez de respect ni assez d'affection !

— Je le ferai, Landry je le ferai ! murmura la malade...

Dans l'église Dieu m'a parlé comme vous... J'ai bien souffert ! plus que vous ne le croyez, car vous n'avez pas compris...

— Mercédès ma sœur, répliqua le jeune homme, vous n'avez rien à m'apprendre. Dieu vous bénira, et vous donnera le bonheur dont vous doutez encore !

— Ainsi vous la soutenez contre moi ? Vous m'accusez...

— Je crois que vous accompagnerez votre fille en France, madame...

— Moi ! jamais de la vie ! Je ne pardonne pas à Bozan de Breuil de m'avoir ruinée...

Landry revient auprès de Mercédès.

— Votre mère refuse de quitter Rome, dit-il, vous êtes trop malade pour partir seule... Mais Dieu nous vient en aide, la famille Paulin Gualbert arrive ici pour quelques semaines; quand le congé de mon oncle prendra fin, nous retournerons à Paris avec sa famille. Guérissez-vous afin d'être alors forte et joyeuse.

— Vous avez raison, répondit Mercédès, je mourrais en route si je partais maintenant.

Elle ajouta d'une voix humble et douce :

— Ce n'est point une raison pour différer ce que j'ai résolu d'accomplir. Envoyez ici mon banquier et mon notaire. Je vais me débarrasser des choses de ce monde qui me pèsent le plus.

Le jeune homme la quitta, mais le soir il revint. Mercédès lui parut plus pâle et plus faible, et pourtant ses yeux brillaient doucement et un sourire effleurait ses lèvres.

— Tout est fini, dit-elle ; l'argent que je possédais, converti en bons de banque est parti pour Paris à l'adresse de mon père, et j'y ai joint une somme considérable qui m'a été prêter sur mes diamants... Enfin, j'ai écrit à mon mari une lettre affectueuse, en lui envoyant mon testament.

— Vous ne mourrez pas, Mercédès vous ne mourrez pas ! l'amour de tous vous fera vivre.

— Je m'en irai plus vite que vous ne croyez, Landry, et vous le dirai-jé, je ne le regrette pas. Pauvre futile créature ! à quoi étais-je bonne ? Il me manquait les grandes qualités de la femme, et l'indulgence dont on aurait couvert mes fautes passées,

n'eût point empêché que j'en gardasse le souvenir... A 1951, ajouta-t-elle, de tous mes bijoux, j'ai gardé cette petite bague ; elle n'a pas de valeur, vous pouvez l'accepter...

Le reste de la soirée se passa dans une causerie intime qui ranima Mercédès. Le lendemain elle écrivit à Landry un billet qui le fit accourir.

— Je vous en prie, dit elle, offrez à votre famille l'hospitalité de ce palais. Madame Gualbert y sera mieux que dans un hôtel, et ma mère m'a promis de n'y plus donner de fêtes... Peut-être comprend-elle la vérité. Il me serait doux de songer que j'ai près de moi des Français avec qui je pourrais parler de votre vaillante Clotilde. Dieu la fasse heureuse ! Je ne connais pas de fille plus parfaite et plus digne des félicités de ce monde !

— J'accepte au nom de ceux que j'aime, princesse.

Deux jours après la famille Paulin arrivait à Rome et s'installait dans le palais de Mercédès.

Toutes les préventions d'Amice et de sa mère contre la princesse s'évanouirent quand à la place de cette mondaine qui avait rempli Paris de son luxe orgueilleux et de sa frivolité, elles trouvèrent une jeune femme dont le front s'estompait déjà sous les doigts maigre de la mort.

— Du reste dès le lendemain une longue lettre d'André les mettait au courant de l'acte vraiment héroïque de la pauvre créature, M. Bozan de Breuil, grâce aux millions que lui avait dressés sa fille, venait de mettre entièrement ordre à ses affaires et de satisfaire ses derniers créanciers. En même temps Landry apprenait une grande nouvelle, celle de la demande en mariage de sa sœur par M. Besnard, propriétaire du magasin des Deux Mondes. Le jeune homme poussa un cri de joie : " Aussitôt après la célébration du mariage, nous partirons tous pour l'Italie, " ajoutait André Gualbert.

Mercédès elle aussi, avait reçu deux lettres : l'une de son père qui lui envoyait sa bénédiction en la suppliant de vivre pour être désormais heureuse, car toute sa tendresse lui était rendue. Il pouvait affirmer que la nouvelle " Société " entée sur la première donnerait de magnifiques résultats. L'autre était de la princesse Ilona. Pour la première fois elle appelait Mercédès sa fille, et lui affirmait que Mikkoël lui rendait la tendresse des premiers jours. Elle ajoutait que si sa santé le lui eût permis, elle serait immédiatement partie pour Rome, mais que le prince s'y rendrait pour veiller lui-même à sa guérison et à son retour en France...

Ce fut à l'ombre de la Ville Eternelle que ces cœurs diversément agités cherchèrent la paix et la consolation. Amice, vêtue de noir, ne se cachait point d'un deuil qu'au fond de son cœur elle croyait devoir durer toute la vie.

Un soir que toute la famille Gualbert entourait la chaise longue de Mercédès, le regard de tendre affection dont Landry enveloppait sa cousine fut compris par Mercédès. Elle ferma les paupières, et se recueillit un moment comme si elle souffrait davantage, mais la force qu'elle venait d'apprendre à puiser en dehors d'elle-même, afflua soudainement dans son âme, et un sourire d'une incomparable sérénité reparut sur ses lèvres.

Une semaine plus tard Mercédès pleurait dans les bras du prince Ypsolani, et l'on attendait à Rome, Clotilde devenue l'heureuse femme de M. Besnard, et que la petite Milie ne devait plus quitter.

FIN.